

LA TECHNIQUE AU SERVICE DE L'EFFICACITÉ

Un dialogue entre les traditions martiales et militaires

CDT Matthieu DEBAS

Chef du bureau opérations et instruction du 1^{er} régiment d'artillerie

RÉSUMÉ

Face à l'accélération du phénomène technologique, les arts martiaux traditionnels d'Asie offrent des clés pour prendre du recul, avancer vers la maîtrise des outils techniques et atteindre *in fine* une réelle efficacité dans l'action. On comprend à l'aune de cette étude que la perception de l'efficacité est changeante selon l'influence culturelle, mais que certaines clés d'accès à la maîtrise sont universelles. Ainsi le réalisme et l'intensité de l'entraînement nous conduisent à mobiliser l'ensemble de nos facultés pour percevoir le réel avec justesse et assimiler les gestes appropriés. La maîtrise transcende alors les capacités du pratiquant, si bien que le recours à la technique elle-même se révèle de moins en moins nécessaire.

SOMMAIRE

Différentes visions de l'efficacité.....	2
<i>La vision extrême-orientale</i>	2
<i>La vision occidentale</i>	3
Les dangers d'une technique hypertrophiée	5
La maîtrise de la technique.....	7



C'est avec cet aphorisme que le jeune lieutenant des *Dialogues sur le commandement*, tout droit revenu du Rif, rappelle à son maître philosophe comment l'efficacité au combat, au-delà des plus belles théories, tient d'abord à l'action qui réussit.

C'est en principe au service de cette action que vient la technique. Beaucoup de réflexions récentes l'interrogent dans son acception technologique. Les attitudes sont partagées entre technophobes et technophiles, deux ornières dont il convient de se tirer en repensant la technique dans l'ensemble de ses dimensions. Étymologiquement confondue avec l'art (*Têchne*), elle peut prendre deux acceptions : celle de *procédé*, au sens de « façon de faire, de se comporter » – par exemple : exécuter une technique de judo –, et celle des *moyens générés* par l'industrie – et avec les sciences modernes, la technique devient technologie. Qu'il s'agisse du procédé ou de la machine, le but est identique : l'utilité, l'efficacité dans l'action. Les conflits asymétriques, dont l'importance a crû ces dernières décennies, ont rappelé combien l'avantage technique (technologique) des uns peut être compensé par l'inventivité technique (procédés) des autres. D'un autre ordre, « l'art » est le domaine de la créativité, la combinaison innovante et inspirée des techniques, dont le but est traditionnellement l'esthétique, comprise ici comme « ce qui suscite l'admiration » parce qu'elle est efficace dans le contexte guerrier. Par conséquent, la technique, dans toutes ses dimensions – y compris étymologique –, participe de l'efficacité.

Pour autant, elle n'est pas sans présenter de réels écueils. Séduisantes, la technique et ses promesses alimentent les fantasmes, au risque de fasciner les chefs, au point parfois de conduire à un « trou noir stratégique² », où la forme l'emporte sur le fond ; où les moyens, fixant l'attention des décideurs, évincent la pensée des fins.

Une question essentielle émerge alors : comment atteindre à l'efficacité, sans glisser dans les travers de ses déterminants ? En maîtrisant la technique, pour mieux s'en affranchir et, ainsi, agir intuitivement avec efficacité.

D'emblée, il faut comprendre que la vision de l'efficacité n'est pas unique, mais d'influence culturelle. Au service de cette efficacité, la technique peut alors entraîner son utilisateur dans de réelles dérives ou, au contraire, si elle est maîtrisée, transcender ses capacités. À cet égard, les arts martiaux traditionnels d'Extrême-Orient, forgés durant des siècles sur les champs de bataille et dans les dojos, offrent une précieuse source d'inspiration pour identifier une possible « voie » vers la maîtrise.

DIFFÉRENTES VISIONS DE L'EFFICACITÉ

« Aptitude d'une personne à réussir dans ses entreprises³ », l'efficacité peut être appréhendée différemment selon la « bonne façon » de réussir. Or cette vision, ancrée dans la culture locale, demande à être déclinée. Pour étayer cette idée, les approches extrême-orientale et occidentale peuvent être comparées.

La vision extrême-orientale

Minimum d'effort, maximum d'efficacité⁴.

Dans la culture asiatique, il est souvent admis que le bon chef tend à épouser les mouvements du réel, pour obtenir l'effet voulu en rencontrant le moins d'opposition possible. Par de petites actions, aux bons moments et aux bons endroits, il agit subtilement sur le cours des choses, afin de remporter « naturellement » la victoire. Vu de l'extérieur, le chef paraît n'avoir rien fait ou pas grand-chose : il semble chanceux car les événements lui sourient. Derrière cette apparence se cache une connaissance profonde de la réalité : le chef s'appuie à la fois sur son appréciation de la

1. André Maurois, *Dialogues sur le commandement*, Paris, Grasset, 1924, p. 11.

2. Joseph Henrotin, *La Technologie militaire en question : le cas américain*, Paris, Economica, 2008, p. 54.

3. *Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition, consulté le 12 janvier 2016, <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/generic/form.exe?5;s=3726757170>.

4. Premier des deux principes fondateurs du Judo Kodokan, par Jigoro Kano.

situation (*Xing* en chinois) et de son potentiel (*She*)⁵. Il a, ainsi et en permanence, conscience de ce qui peut arriver et comment. Par de menues actions sur le *Xing*, il fait advenir la « partie intéressante pour lui » du *She*.

Très présente en Chine, cette perception de l'efficacité est marquée par l'influence taoïste. Il faut en chercher les racines dans le livre à l'origine de ce courant⁶, qui prône la vertu du « non-agir ». Étrange au premier abord, cette expression n'invite pas à l'inaction, mais à l'absence d'action contre les événements. Le « non-agir » appelle à discerner et à accompagner la propension naturelle des choses, au lieu de se dresser contre elle. En ce sens, le héros traditionnel chinois ignore l'exploit : il ne force pas le destin, ne fait pas plier les événements sous sa volonté, ne cherche pas le « coup d'éclat ». Discret, presque invisible, il gagne sans faire de vagues.

Notons ici que cet état d'esprit ne se limite pas à la culture chinoise. Ainsi l'ancien directeur de l'enseignement primaire au Japon, président de la Tokyo Higher Normal School et fondateur du Judo Kodokan, Jigoro Kano, avait-il érigé en premier principe fondateur de son art : *Seiryokù zen yo* (qui peut être traduit par « minimum d'effort, maximum d'efficacité » ou encore « meilleur usage de l'énergie »). L'art du judo illustre bien la vision asiatique de l'efficacité : par un entraînement acharné, il s'agit de capter la réalité complète de son adversaire (la position de son corps, l'orientation de ses plus légers déséquilibres, ses tensions musculaires, jusqu'à ses intentions) afin que la plus petite action produise le plus grand effet.

« Gagner naturellement » suppose, en outre, de savoir attendre que les résultats se produisent, au lieu de les forcer. Ne pas aller « plus vite que la musique ». Comment ne pas songer, ici, à cette maxime parfois attribuée aux Afghans : « vous avez les montres, nous avons le temps » ? La structure dichotomique de cette courte phrase semble opposer deux cultures : celle du rationnel, qui mesure le temps, avec celle du naturel, qui laisse au temps la production des effets.

Cela implique, également, de développer la capacité à appréhender la nature profonde des choses. Le chef ne se limite pas aux données visibles, ou chiffrées, mais intègre des réalités moins évidentes : le caractère du chef adverse, sa façon de penser, le moral de ses troupes, leur entraînement, etc. La culture plurimillénaire chinoise a su consigner cette « aptitude à capter le cours des choses » dans un ouvrage, encore utilisé aujourd'hui par les grands décideurs comme les simples citoyens : le *Yi-King (Livre des mutations)*. Souvent perçu comme un outil de divination, il permet, à partir de questions simples à l'origine de décisions importantes, de faire émerger les critères dominants de la réponse à apporter.

Finalement, le héros idéal, dans la conception chinoise du non-agir, peut être perçu comme celui qui gagne presque sans combattre, par son aptitude à appréhender le réel dans sa globalité, pour agir subtilement sur le cours naturel des événements. La bataille de Maling, remportée par le général Sun Bin au IV^e siècle avant J.-C., constitue une illustration intéressante de cette vision (voir l'encadré n° 1).

La vision occidentale

*Ainsi se jette Achille de tout côté, la lance au poing, tel un être divin, sur les pas de ceux qu'il tue*⁷.

Faisant plus appel à la capacité d'abstraction que sa voisine extrême-orientale, la vision occidentale de l'efficacité est plutôt celle du modèle, pensé par le chef, vers lequel il fera tendre la réalité par la force de sa volonté.

Certainement, un double héritage se ressent dans cette notion de modèle : d'abord celui de l'Antiquité, dont notamment Platon, qui pose l'existence d'un absolu comme norme idéale ; ensuite celui de Descartes, qui apporte la méthode. Ainsi dans le domaine militaire, la très cartésienne « MEDO-T⁸ » permet, en décomposant le problème en sous-problèmes, de faire émerger des étapes nécessaires, dont l'une au moins, essentielle et déterminante, doit faire basculer l'avantage. Apparaît alors la notion d'effet majeur : « je veux obtenir tel effet sur tel ennemi, dans telle zone et dans tel créneau horaire ». Cette formulation met en évidence non seulement la création intellectuelle du modèle, mais encore souligne le rôle de la volonté comme moteur de sa réalisation.

5. François Jullien, *Traité de l'efficacité*, Paris, Le Livre de poche, 2002, p. 37-38.

6. Lao Tseu, *Tao-tô-King*, trad. Liou-Kia-Hway, Paris, Gallimard, 1990, versets 2 et 3.

7. Homère, *L'Iliade*, XX.

8. MEDO-T : méthode d'élaboration des décisions opérationnelles – Terre.

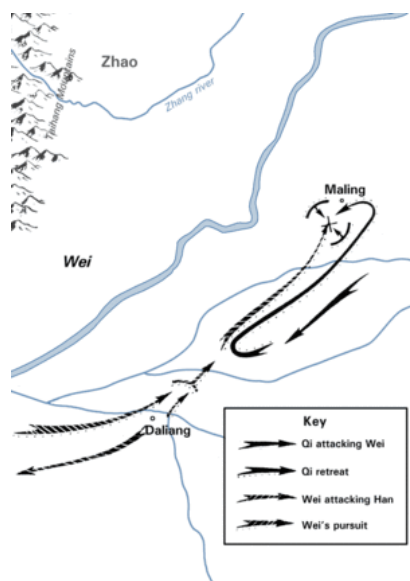
En ce sens, les influences grecque et romaine y sont également sensibles, avec leur culte du héros et de l'exploit : l'homme seul, face à toutes les difficultés, renverse la situation à son avantage – tirant profit au passage d'aptitudes et de moyens hors du commun, éventuellement surhumains. Persée et ses accessoires, Achille et son épiderme... ou le chef moderne et sa technologie.

Cette approche génère structurellement un écart entre le modèle, tel qu'il est pensé, et la réalité qu'il représente, telle qu'elle est vraiment. D'une certaine façon, il s'agit de l'écart entre théorie et pratique. François Jullien⁹ remarque ainsi que cet écart, gênant en ce qu'il met à mal la théorie, est identifié dès l'Antiquité. Tout au long de l'histoire, il fait l'objet de créations intellectuelles pour tenter de le combler ou, au moins, de l'expliquer : Aristote et la « prudence » ; Clausewitz et le « brouillard » de la guerre... sans jamais en venir à bout. Tirée de la Correspondance de Napoléon I^{er}, cette observation pousse le constat à la caricature : « Quelquefois les bons [plans de campagne] échouent par des circonstances fortuites, quelquefois les mauvais réussissent par un caprice de la fortune¹⁰. »

1. La bataille de Maling, - 342.

En pleine époque des Royaumes combattants (481-221 av. J.-C.), la bataille de Maling oppose le général Sun Bin, chef des armées du Qi, au général Pang Juan qui commande celles du Wei. Dans les mois qui précèdent la bataille, Sun Bin va s'employer à (laisser se) créer les conditions favorables à sa victoire.

Un an plus tôt, Sun Bin conseille au Qi de promettre son soutien militaire à son voisin Han, en cas d'attaque du Wei menaçant. Conforté par la perspective de cet appui, Han s'engagera dans la bataille avec toute son énergie, usant ainsi les forces du Wei. Cependant, Sun Bin va différer son intervention et laisser les deux armées voisines s'enliser. Après douze mois d'affrontements, alors que le Wei est en passe de l'emporter, Sun Bin passe à l'attaque : non pas sur l'armée du Wei directement, mais vers sa capitale, contraignant ainsi Pang Juan à une marche forcée pour lui barrer la route. Sun Bin, se laissant volontairement rattraper, enchaînera alors les manœuvres de retraite, laissant croire à Pang Juan qu'il craint l'affrontement direct face à ses troupes récemment victorieuses du Han. Tandis que la certitude de vaincre croît chez Pang Juan, Sun Bin s'installe près de Maling, lieu favorable à l'embuscade. Il y jouera sa désormais célèbre tactique de la « poêle manquante », ne faisant allumer la deuxième nuit que la moitié des feux de camp nécessaires à son armée, puis une plus petite fraction la nuit suivante... Persuadé d'une déserter massive, Pang Juan lancera son attaque au moment le plus défavorable pour lui, avec la plus grande certitude de vaincre... et sera battu sans effort par Sun Bin.



Naturellement, cette description de la « vision occidentale » reste schématique et met surtout en avant une tendance, qu'il serait assez facile de nuancer. Une étude récente montre les limites d'une telle opposition entre les cultures « occidentale » et « orientale »¹¹. De fait, les généraux qui ont marqué l'histoire sont souvent ceux qui, grâce à une fine approche de la réalité, à la fois raisonnée et intuitive, sont moins aveuglés par le « brouillard », moins dupés par

9. François Jullien, *Traité de l'efficacité*, op. cit., p. 15.

10. *Correspondance de Napoléon I^{er}*, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III, Tome XXXI, Œuvre de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène, Paris, Imprimerie impériale, 1869, p. 496.

11. Jean-Vincent Holeindre, *La Ruse et la Force*, Paris, Perrin, 2017.

le fossé théorie-pratique, moins esclaves du « modèle » et plus enclins à l'adaptation. Par exemple, dans les semaines qui ont précédé la bataille d'Austerlitz, Bonaparte s'est employé avec ingéniosité à laisser ses ennemis se persuader qu'il voulait éviter l'affrontement – d'abord durant ses échanges avec l'empereur Alexandre, via Savary et Dolgorouki¹², puis en évacuant l'avant-poste de Wischau devant les troupes du prince Bagration... Si bien que d'eux-mêmes, les alliés modifieront leur plan de campagne pour se jeter dans le piège tendu par Napoléon. Sous cet angle, l'attitude de l'Empereur n'est pas sans rappeler celle de Sun Bin avant la bataille de Maling. Dans la mythologie, Ulysse, doué d'un sens aigu de la *métis*¹³, identifie le potentiel inscrit dans chaque situation. En saisissant les opportunités, il gagne avec une efficacité presque « asiatique », d'autant qu'il est moins tenté par la gloire après son aventure cyclopéenne. Finalement, il rentrera chez lui en mendiant, « héros invisible ».

Cependant, Bonaparte conserve le goût de la victoire éclatante, et Ulysse celui du tour de force – en atteste par exemple le massacre des « prétendants ».

En somme et en forçant le trait, c'est par un sursaut de volonté, un « coup d'éclat », que le héros occidental comble ce fossé entre théorie et pratique, emportant la décision par le déploiement de ses qualités personnelles. Les guerres américaines en Afghanistan (2001) puis en Irak (2003) en fournissent une illustration récente, avec le recours à l'occupation massive et spectaculaire d'un pays pour en neutraliser la minorité dissidente.

Quelle que soit la vision de l'efficacité, celle-ci est permise par l'emploi de la technique, ce qui n'est pas sans présenter de réels écueils.

LES DANGERS D'UNE TECHNIQUE HYPERTROPHIÉE

Secourable amie de toujours, la machine, à présent, régit notre destin¹⁴.

La technique présente « l'avantage » d'être visible. En effet, qu'elle soit « procédé » ou « moyen technologique », elle est facile à appréhender : concrète, il suffit de la pratiquer, de la mettre en œuvre. Si bien qu'à l'extrême, elle peut occuper tout le champ de l'attention, en occultant alors ce qui est moins évident : les tenants subtils de la situation, ses enjeux stratégiques profonds, les intentions de l'ennemi, etc. Il s'ensuit plusieurs risques potentiels, principalement : la dépendance à la technique, la perte de son contrôle et l'excès de confiance dans ses capacités.

Le premier écueil est celui de dépendance. En effet, les outils deviennent complexes, ce qui rend plus longue, coûteuse et difficile la formation des hommes pour les utiliser – déjà d'actualité en 1934¹⁵, ce constat est confirmé par le développement de l'électronique et de l'informatique. En outre, les systèmes deviennent interdépendants, si bien qu'une défaillance locale peut paralyser le fonctionnement général – là encore, cette conclusion est exacerbée par l'explosion des réseaux. Enfin, l'homme lui-même s'habitue aux moyens « nominaux » dont il dispose, de sorte qu'il devient salutaire d'entretenir les savoir-faire dits « dégradés », sous peine de ne plus savoir remplir la mission sans les outils habituels.

Une autre conséquence possible est la perte de contrôle sur les nouvelles technologies, à la fois parce qu'elles sortent du cadre pour lequel elles sont conçues, et parce qu'elles agissent à leur tour sur l'être humain.

Tout d'abord, les outils informatiques deviennent si complexes qu'ils peuvent générer des effets, voire des « comportements » inattendus. Au plus simple, il s'agit du *bug* qui surgit « alors que l'utilisateur n'a touché à rien ». Mais en allant plus loin, le philosophe américain Manuel De Landa affirme que les réseaux deviennent vivants à force de complexité¹⁶.

Ensuite, ces technologies ne sont pas sans conséquence sur le fonctionnement de l'être humain. À titre d'exemple, l'utilisation d'Internet, avec ses spécificités (recherche par mots clés, affichage de nombreuses données simultanément, mouvement rapide de l'œil pour y repérer les informations utiles) modifie sensiblement les connexions neuronales en quelques jours seulement. L'interaction homme-machine est une réalité : ainsi le nouvel utilisateur d'un

12. Collectif, *Austerlitz, raconté par les témoins de la bataille des trois empereurs*, Genève, Éd. de Crémille, 1970, p. 54-87.

13. Chez les Grecs, la *métis* désigne une forme de ruse, inspirée des animaux.

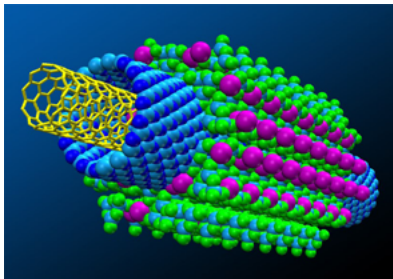
14. Charles de Gaulle, *Vers l'armée de métier* (1934), in *Œuvres complètes*, vol. 9, Genève, Rencontres, 1972, p. 51.

15. *Ibid.*

16. Manuel De Landa, *War in the Age of Intelligent Machines*, trad. libre, New York, Swerve Editions, 1991, p. 121.

smartphone, en même temps qu'il configure son appareil selon ses préférences, s'adapte lui-même aux particularités de l'objet. Joël de Rosnay, chercheur au MIT, y voit dès 1995 l'avènement du cyborg en tant qu'hybridation de l'homme et de la machine : l'un et l'autre, de fait, se rapprochent de plus en plus : l'écran d'ordinateur arrive sur les téléphones, voire sur les montres (au contact de la peau) ; Google travaille actuellement sur une version de lunettes permettant la navigation Internet par le mouvement des iris. Avec les nanotechnologies, le franchissement de l'épiderme humain par la machine est une perspective à court terme, comme le montre l'encadré n° 2.

2. Les nanotechnologies dans son propre corps.



Confrontée à des opérations terrestres physiquement éprouvantes depuis le début des années 2000 – il suffit, s'il était besoin de s'en convaincre, de lire l'excellent récit de guerre *Fallouja !* de David Bellavia, paru en 2009 aux éditions Nimrod –, l'armée américaine a cherché des solutions pour remédier à la déperdition rapide en vitamines et minéraux de ses soldats. Bénéficiant d'un effort d'investissement massif, le département de la Défense américain a étudié de près la possibilité d'injecter des « nanocapteurs » dans l'organisme des combattants, afin que soit détectée en temps réel toute insuffisance nutritionnelle ; pour la pallier dans la foulée, des « nanocapsules », circulant dans les vaisseaux sanguins, relâcheraient alors les éléments en carence (recherche citée par J. Henrotin dans *La Technologie militaire en question : le cas américain, op. cit.*).

Enfin, l'excès de confiance dans la technique est un écueil dont personne n'est à l'abri.

Au niveau des moyens, la supériorité technique pourrait laisser croire à une victoire facile, ce qui n'incite pas à la réflexion stratégique profonde. C'est le phénomène que Joseph Henrotin dénonce avec son terme de « technologisation¹⁷ ». Il remarque notamment que la méconnaissance des capacités techniques réelles, par les politiques, favorise le fantasme – et donc les mauvaises décisions (typiquement, penser qu'avec les drones on peut tout voir, à tout moment...) ; qu'au comble du fantasme, la technique remplacerait presque l'humain dans la chaîne décisionnelle : ainsi la boucle OODA¹⁸ du colonel Boyd, comprimée à l'extrême par le jeu des transmissions rapides entre capteurs, décideurs et effecteurs, permettrait d'étouffer le cycle décisionnel adverse en le gagnant systématiquement de vitesse. Cet excès de confiance dans les moyens, bridant la pensée en contraignant le chef à réorienter l'action en permanence, est à même d'entraîner une perte de hauteur de vue.

Au niveau des procédés, le simple combattant, qui répète ses actes réflexes et ses techniques de combat, devient temporairement plus vulnérable qu'avant le début de son apprentissage. En effet, l'assimilation des bons mouvements demande de nombreuses répétitions ; avant le stade de la maîtrise, le combattant doit penser à ce qu'il fait. Il perd ainsi en spontanéité, ce qui le rend moins réactif face aux événements. Dans l'univers des arts martiaux, ce phénomène est très sensible chez les débutants : convaincus d'être plus forts parce qu'ils ont « appris » quelques techniques, ils cherchent systématiquement à les reproduire telles quelles en situation de combat, sans épouser les contingences de la réalité. Au contraire, un non-pratiquant, qui n'est prisonnier d'aucune forme, réagira naturellement pour se protéger.

Insuffisamment connue ou pratiquée, la technique présente donc le risque d'amoindrir les performances de celui qui y a recours. Il s'ensuit que l'efficacité n'est décuplée que lorsque la technique est maîtrisée.

17. Joseph Henrotin, *La Technologie militaire en question : le cas américain, op. cit.*, p. 104.

18. OODA : Orientation – Observation – Décision – Action.

LA MAÎTRISE DE LA TECHNIQUE

Lorsque le « quoi » et le « comment » vous viennent simultanément, c'est que vous avez la maîtrise¹⁹.

La « maîtrise » peut être comprise comme le stade ultime dans la pratique d'un art : elle s'acquiert par un entraînement assidu et réaliste, et permet de s'élever au-dessus de la technique.

L'affirmation du Lieutenant des *Dialogues* de Maurois, citée en introduction, résonne ici comme une indication du chemin à emprunter : si la réflexion doit éclairer la pratique, c'est uniquement par cette dernière que peut s'acquérir la maîtrise. Dans les arts martiaux, la répétition innombrable des bons gestes (*Uchi komi* en judo, *Kihon* en karaté...) est une étape longue et nécessaire pour les assimiler, c'est-à-dire pour être capable de les restituer parfaitement, spontanément et quelles que soient les circonstances. Il en va de même pour le soldat, qui doit faire siens les actes réflexes du combattant ; cette nécessité de « répétition des bons gestes » est d'ailleurs au cœur de la pédagogie de l'ISTC²⁰. Le *drill* en est l'émanation au niveau collectif, condition nécessaire pour que le groupe agisse en parfaite unité, en maîtrisant les missions de son niveau. Ce stade peut être considéré atteint lorsque « les troupes demandent le combat et non pas la victoire, car les troupes qui veulent se battre savent qu'elles sont entraînées et aguerries alors que c'est la paresse et la présomption qui font réclamer la victoire et amènent la défaite²¹ ». Pour un état-major la même logique s'applique : il s'agit, par l'entraînement, de maîtriser les outils et procédures dont il dispose, en vue d'agir en entité unique face aux événements.

Or, pour produire cette cohérence dans l'action, la répétition seule ne suffit pas : progressivement, l'entraînement doit coller au plus près de la réalité, en intégrant ce qu'elle a de propre et ce qu'elle a d'ultime : une part d'imprévisibilité et l'éventualité de la mort.

S'agissant du premier critère, s'entraîner avec un adversaire est essentiel, car une volonté opposée suscite des difficultés inattendues. Ainsi, le second principe de Kano (*Jita kyo ei* : « entraide et prospérité mutuelles ») souligne cette nécessité de partenaires impliqués et sincères (dans l'opposition) pour pouvoir assimiler les techniques. Au niveau de l'unité de combat, il faut un plastron aguerri et déterminé, comme peut l'être la FORAD²².

Par ailleurs, s'il garde en perspective l'idée de la mort pendant l'entraînement, le combattant mobilisera naturellement toutes ses facultés pour progresser. Avec le *seppuku*²³ comme seule issue honorable à la défaite, le Bushido place la mort au cœur de la vie du guerrier. Sans aller à cette extrémité, « exécuter chaque geste à l'entraînement comme si sa propre vie en dépendait²⁴ » favorise l'éveil de la conscience et l'intensité de la pratique. Présente dans le code du soldat français (article 2, « ... si nécessaire au péril de sa vie »), la perspective de la mort et ses diverses implications occupent également une part importante de la formation éthique des chefs militaires. Sur le plan de l'assimilation de la technique, intégrer l'éventualité de la mort constitue donc un facteur d'excellence, un catalyseur pour l'entraînement.

Enfin, s'il faut assimiler la technique, c'est pour mieux s'en affranchir : car une fois acquis, le bon geste est comme une seconde nature, il ne requiert plus d'attention particulière pour être exécuté. Libéré de la forme, le maître a l'esprit disponible pour ce qui l'entoure ; plus encore, il tire de sa longue pratique des sens aiguisés, une perception élargie : en même temps que le réel lui apparaît clairement et sans déformation (le « quoi » de Meyerhold), la façon d'y répondre (le « comment ») lui est naturelle puisqu'il a « la technique en lui ». À la limite, il se passe même du recours à la technique : car il résout le problème avant qu'il n'ait pris de l'ampleur. Fourmillant d'anecdotes pour illustrer ce degré de maîtrise, la culture extrême-orientale nous fournit notamment le conte de Bokuden et de ses trois fils (voir l'encadré n° 3).

19. Vsevolod Meyerhold, *Le Théâtre théâtral*, trad. du russe par Nina Gourfinkel, Paris, Gallimard, 1963, p. 268.

20. ISTC : Instruction sur le tir de combat.

21. Sun Tse, « Règles de l'art militaire », dans *SUN TSE et les anciens Chinois, OU TSE et SE MA FA (V^e au III^e siècle avant J.-C.)* présenté et annoté par Lucien Nachin, Paris, Berger-Levrault, 1948, Article IV.

22. FORAD : Force adverse, présente dans différents centres d'entraînement au combat en France.

23. *Seppuku* : suicide rituel japonais.

24. Cette attitude est héritée de l'art du sabre des samourais. Les pratiquants d'arts martiaux l'utilisent toujours. La société japonaise y fait inconsciemment référence avec l'expression *shinken shobu*, employée couramment pour « sérieusement » et signifiant littéralement « avec un sabre réel ».

3. Bokuden et ses trois fils

Il s'agit d'une histoire médiévale japonaise. Bokuden veut présenter ses trois fils à un ami. Il s'installe avec lui dans une pièce et place un vase sur la porte. Lorsque le premier fils arrive, il marque l'arrêt devant la porte, l'entrouvre, dépose le vase et se présente, puis se retire en ayant replacé la poterie. « Voici l'aîné, dit Bokuden. Il est en passe de devenir maître. » Quand le second fils ouvre la porte, le vase choit ; dans un mouvement fluide, il l'attrape au vol. « Voici le cadet. Il lui reste beaucoup de chemin à parcourir. » Le troisième se présente enfin : entrant dans la pièce avec vigueur, il reçoit le vase sur la tête. Mais avant même que celui-ci n'ait touché le sol, il dégaine son sabre et le pourfend. « Celui-là, c'est le benjamin. Il est un peu la honte de la famille... »

Cette histoire montre que paradoxalement, plus la technique est maîtrisée, moins on a besoin d'y recourir, car l'entraînement fait naître d'autres qualités, plus intuitives (au sens bergsonien : celui de relation directe de l'esprit à l'objet, ou « sympathie »²⁵) : le maître s'élève alors au-dessus de la technique. On attribue généralement à Napoléon Bonaparte l'énonciation de cette vérité en quelques mots seulement : « Le génie, c'est le travail. » Ainsi les qualités extraordinaires s'acquièrent par la pratique. De son côté, Miyamoto Musashi (voir l'encadré n° 4), souligne qu'il faut s'habituer à connaître les choses par intuition²⁶. Sans la nommer, il évoque la maîtrise comme « l'unification avec la Voie de la tactique²⁷ », qu'il réalise vers la cinquantaine. Il s'agit bien de cette aptitude à percevoir simultanément « le quoi et le comment », de communier au réel, pour vaincre sans effort.

En somme, bien que la notion d'efficacité puisse varier d'une culture à l'autre, elle reste servie par le recours aux techniques, au sens large : façons de faire comme outils sophistiqués. Or il s'agit là d'outils à double tranchant, qu'une appropriation insuffisante peut conduire à gêner. Au contraire, l'entraînement sans relâche permet d'en retirer tous les bénéfices ; plus encore, il transcende la vision du réel, qui favorise l'intuition et rend l'action efficace.

Naturellement, cette nécessité de maîtrise implique de s'exercer longtemps, en allant « au bout des choses ».



4. Miyamoto Musashi

Miyamoto Musashi (1584-1645) fut un samouraï de renom, qui a fortement marqué l'histoire médiévale japonaise. De l'âge de 13 à 29 ans, il a mené une vie itinérante, perfectionnant son art du sabre et parcourant le Japon à la recherche des meilleurs adversaires. Il est sorti vaincu d'une soixantaine de défis, face aux experts les plus réputés au maniement d'armes. Au-delà de son escrime, c'est dans la valeur de son enseignement tactique que l'héritage de Musashi est précieux : peu avant sa mort, il se retira dans une grotte pour en consigner l'essence dans son *Traité des Cinq Roues*. Ce livre demeure un classique pour l'élite japonaise, qu'il a notamment inspirée dans le domaine économique.

25. Henri Bergson, « Introduction à la métaphysique », repris dans *La Pensée et le Mouvant* (1934), Paris, PUF, 1983, p. 181.

26. Miyamoto Musashi, *Traité des Cinq Roues*, trad. par M. et M. Shibata, Paris, Albin Michel, 1983, p. 69.

27. *Ibid.*, p. 50.

Par corollaire, changer trop souvent d'outils peut devenir néfaste. La question se pose ainsi des programmes d'armement qui, lorsqu'ils sont trop complexes, sont sujets à de nombreuses mises à jour et versions avant leur remplacement définitif. Or, le temps passé à se former aux évolutions du programme n'est pas mis à profit pour l'entraînement proprement dit.

Ce constat amène à s'interroger sur l'impératif de simplicité, « clé de tout art » pour Funakoshi²⁸, « sophistication suprême » chez Léonard de Vinci... et combat permanent quand il s'agit de technologie.

Le commandant Matthieu Debas est saint-cyrien, officier supérieur de l'Armée de terre, breveté de l'École de guerre. Son parcours opérationnel l'a mené de l'artillerie blindée aux troupes aéroportées et en état-major, en Bosnie, au Liban, en Afghanistan et en Côte d'Ivoire. Il a publié *Du sabre à l'esprit – Arts martiaux et art de la guerre*, JPO, 2017.

Contact : matthieu.debas@intra.def.gouv.fr

28. Gichin Funakoshi : fondateur du Karaté Shotokan.